

Hommage à Hubert Mingarelli

Prix Médicis en 2003 pour *Quatre soldats*, Hubert Mingarelli (14 janvier 1956-26 janvier 2020) avait fait ses premiers pas d'écrivain du côté de la littérature jeunesse, notamment sous la direction littéraire de Claude Gutman qui le publia dans la collection Page Blanche (*Le Bruit du vent*, 1991 ; *La Lumière volée*, 1993). Un écrivain rare, qui donna à la littérature adolescente alors en pleine invention une intensité incisive. François Place, son ami, nous invite à le relire.



Hommages



D.R.

Hubert était beau. Des traits fins, un visage mélancolique que démentaient la vivacité de son sourire, le cheveu volontiers sous le vent, l'élégance décontractée d'un globe-trotter. Vif, léger, le corps alerte. Grave quand il entrait en conversation, sans jamais se prendre au sérieux. On s'était rencontré tous deux à nos débuts, il venait de publier son premier livre jeunesse, un recueil de poésie intitulé *Le Secret du funambule*. Secret, Hubert l'était. Indiscutablement. En tout cas, d'une discrétion rare. Peu disert, n'aimant ni les explications ni les digressions, mais toujours attentif à la justesse de son écriture, à sa musique et ses silences. *Funambule*, il le démontrerait par la suite, en traversant des gouffres et des abîmes sur la pointe des pieds, le lecteur mettant prudemment ses pas dans les siens, la gorge nouée, redoutant la violence embusquée derrière les mots, prête à bondir au détour d'une conversation ou d'une banale observation du paysage. C'est une fable de La Fontaine qui me revient bizarrement en repensant à ses textes.

« Il rencontra sur son passage une rivière dont le cours, image d'un sommeil doux, paisible et tranquille, lui fit croire d'abord le trajet fort facile. Point de bord escarpé, un sable pur et net. Il entre, et son cheval le met à couvert des voleurs, mais non de l'onde noire. Tous deux au Styx allèrent boire. Tous deux, à nager malheureux, allèrent au séjour ténébreux traverser

bien d'autres fleuves que les nôtres. Les gens sans bruit sont dangereux. Il n'en est pas ainsi des autres. »

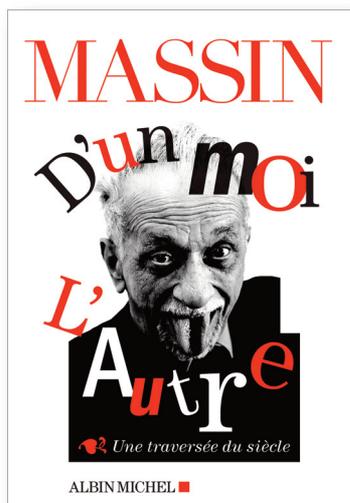
Hubert savait se diriger dans ces fleuves ténébreux. Il surprenait d'étranges conversations entre des personnages de rencontre, jetés par les circonstances hors du temps, dans des endroits perdus : une maison sous la neige dans la Pologne en guerre, la cabine d'un camion gravissant une montagne en pleine nuit, le cimetière du ghetto, une courte escale dans une bourgade d'Amérique latine écrasée de soleil. Un monde flottant, précaire, loin des lumières de la ville, offrant tout juste un coin de table pour le repos du voyageur. Ses personnages semblaient accorder aux mots une puissance sourde, comme s'il convenait d'en user avec précaution. Certains se tenaient au bord de l'aphasie, par peur d'en dire trop, ou de le dire trop mal. Et puis, au détour d'un dialogue, l'un de ces mots explosait soudain, il en sortait une bouffée de douleur, ou bien un rire d'étonnement. Hubert avait le don d'écrire avec une douceur sans concession que le monde est absurde et que les gens, la plupart du temps, ne se font pas de cadeau : raison pour laquelle certains glissent si facilement vers la barbarie dès que les circonstances le permettent. Il aimait les livres incisifs comme *Cavalerie rouge* d'Isaac Babel, et se tenait loin des grands sentiments et des envolées lyriques. Sa colère, il préférerait la contenir en accordant

toute son attention à la tendresse et l'amitié.

Assez vite, il a quitté la littérature jeunesse pour des rivages qui lui convenaient mieux. Livre après livre, obstinément à l'écart, il a emmené ses lecteurs dans ces endroits que lui seul connaît où l'humanité, dépouillée de la gloire ou de la honte, se met à nu. Des livres comme un foyer devant lequel on s'accroupit fraternellement, en soufflant sur ses mains avant de les étendre au-dessus des braises, tandis qu'au dehors souffle un vent glacé, charriant la neige et le froid.

Il nous manque.

François Place



↑
Massin : *D'un moi l'autre*,
Albin Michel, 2016.



↑
Massin © Gallimard.

Hommage à Massin

Graphiste, typographe, illustrateur, directeur artistique, photographe et écrivain... Massin est mort, le 8 février dernier, à 94 ans. Nous avons tous une trace de son immense talent sur nos étagères. Loïc Boyer a accepté d'évoquer pour nous son parcours exceptionnel.

— « T iens, voilà l'homme pressé! »

Voilà comment l'interpellait Claude Grégory¹ quand il le croisait dans les rues de Paris. Car Massin vivait à cent à l'heure : conduisant Jaguar, BMW, avion ou restant simple passager du métro, il était toujours entre deux rendez-vous, multipliant les projets et les rencontres.

Artisan incontournable de l'édition de la seconde moitié du XX^e siècle, sa capacité à donner forme aux livres était telle que même

aujourd'hui rares sont les Français à ne pas avoir chez eux un volume conçu par Massin.

C'est en 1947, à 22 ans et alors pigiste qu'il arrive par hasard dans le monde de l'édition quand on lui confie le bulletin mensuel du Club français du livre. Pour le périodique de cette toute jeune entreprise logée dans trois chambres de bonne du quartier de l'Opéra il va devoir fournir du contenu mais également assurer la mise en forme, encadré par le directeur artistique de la maison, Pierre Faucheux, son contemporain mais plus expérimenté et formé à la typographie à l'école Estienne.

Après avoir appris sur le tas un métier qui s'invente alors, celui de graphiste, Massin rejoindra une équipe éditoriale dissidente qui va créer le Club du meilleur livre et Faucheux et lui vont ainsi porter, en une fructueuse rivalité, le renouveau du graphisme éditorial français.

Car après la Seconde Guerre mondiale, si les Françaises et les Français font preuve d'une réelle appétence pour la lecture et si les librairies sont fort nombreuses, le réseau de distribution est totalement désorganisé (les librairies